

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

# L'Abeille.

14ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 23 JUIN, 1881.

No. 38.

Société Laval.

LECTURE FAITE LE 8 DÉCEMBRE 186...

*Combien de temps un jeune homme, au sortir du collège, a-t-il consacré à l'étude ?*

(Suite et fin.)

Soudain un plat, deux plats, trois plats (si toutefois il y en a trois) sont enlevés d'emblée. Des servants empressés, hors d'haleine, ont peine à fournir des aliments à ce feu dévorant. Mais parmi tant de combattants acharnés ne s'en trouve-t-il pas au moins quelques indifférents. A l'étude, à la récréation il en est qui préfèrent s'ensevelir dans une molle oisiveté. Ici rien de semblable. Tout le monde, les malades exceptés cependant, se porte avec la même ardeur à ce combat glorieux. Alors je n'en doute plus la nourriture est un besoin pour l'homme. Mais pour satisfaire à cette nécessité, il nous en coûte une heure par jour et même davantage depuis que le dessert a forcé l'entrée de notre réfectoire. Ainsi, ne soyez pas surpris si je vous annonce que dans 5 ans et 10 mois nous passons 3 mois au réfectoire.

Pour prévenir les funestes conséquences que pourrait avoir pour nous un trop long séjour au réfectoire, nous avons la prière qui dure une heure et trois quarts par jour. En cinq ans et dix mois, nous aurons donc 3675 heures ou 153 jours ou 5 mois et 3 jours que nous passons en prière, à genoux ou à peu près.

Mais qu'est-ce à dire ? Voyez-vous ces deux compagnes qui se promènent ensemble comme deux amies inséparables. J'en reconnais bien une : c'est l'étude ; quelle est donc l'autre à la démarche si vive, si égayée, contrastant si singulièrement avec la gravité de l'étude ? Ne la reconnaissez-vous pas ? Je vois bien que vous avez peine à en croire vos yeux. Eh bien ! oui Messieurs, vous ne vous trompez pas, tant il est vrai que les extrêmes se touchent ! Cette compagne inséparable de l'étude, qui la suit partout, c'est la récréation ! La récréation ! Comment, en effet, s'en passer ? C'est elle qui conserve la santé, délasse l'esprit et donne une nouvelle vigueur à l'intelligence. Imaginez-vous, si vous le pouvez, un séminaire où il n'y ait pas de récréation : ce serait un

monstre dans les fastes collégiales. Je n'ai pas besoin d'invoquer les jeunes générations pour mettre au ban de l'humanité une utopie aussi désastreuse : j'aime mieux vous faire considérer les nobles figures de ces hommes dévoués, de ces sages fondateurs de collèges, qui tous, ont reconnue l'absolu nécessité de la récréation.—En France, Messieurs, aux séances hebdomadaires de l'Académie des Sciences, on reçoit et on lit des mémoires venant de toutes les parties du monde civilisé et qui maintiennent cette auguste assemblée au courant de toutes les découvertes scientifiques. Ces mémoires roulent sur toutes sortes de sujets, et quelquefois il s'en glisse sur cette utopie si séduisante, piège tendu à l'ignorance présomptueuse et qui s'appelle le mouvement perpétuel. Or à la droite du Président se trouve un immense panier destiné aux enveloppes de lettre et à tous les papiers de rebut. Voyez-vous, Messieurs, le front du secrétaire perpétuel qui se déride tout-à-coup : "Mouvement perpétuel," dit-il aux Académiciens en tenant levé en l'air un mémoire. Un concert de rires accueille le malheureux document qui, sans autre procédure, roule au fond du panier qui doit lui servir de tombeau. Messieurs, représentez-vous l'illustre secrétaire perpétuel prenant en main un manuscrit intitulé : "Nouvelle découverte : collège sans récréation." A la seule audition du titre, voyez-vous les nobles épaules de ces savants se soulever de pitié. Ces nobles épaules n'ont pas encore repris leur position normale que déjà je vois le malencontreux mémoire rouler en tournoyant, dans la gueule béante du panier où il va rejoindre le mouvement perpétuel. Donc, Messieurs, impossible de se passer de récréation. Or un axiome dit : "Périssent la patrie plutôt qu'un principe." Sans pousser aussi loin la sévérité, nous soutiendrons nos principes jusqu'à la fin, faisant une guerre acharnée à tout ce qui n'est pas de l'étude. Ainsi en faveur de la récréation, nous retrancherons 3 heures par jour. Déjà vous prévoyez la suite de ce calcul : neuf mois entiers nous seront enlevés.

Sans doute, en voilà assez. Vacances, congés, dimanches et fêtes, exercices de piété, tout a été retranché ; réservons donc le reste pour l'étude." Eh bien !

oui, j'y consens, à une condition toutefois, c'est que l'on chasse le sommeil du Séminaire ; mais il me semble déjà entendre des murmures. Je vous le jure la motion ne passera pas. Ce serait attaquer la nature dans ses plus chers intérêts. Il faut l'avouer, le dortoir, pas plus que le réfectoire, ne nous trouve de mauvaise humeur. Tous, plus ou moins, nous aimons notre lit et notre cher oreiller. Voyons-nous à l'œuvre. Pendant huit heures le sommeil nous caresse de ses ailes légères et même après cela, qui pourrait peindre les combats qui se livrent le matin au son de la cloche lorsque retentit le terrible *Benedicamus Domino*. Deux ennemis sont aux prises : d'un côté la règle sévère inflexible ; de l'autre Morphée, le gracieux Morphé, Morphé qui dompte tout sur la terre, Morphé qui compte ses victoires presque par le nombre de ses combats. Qui des deux triomphe ? Je l'ignore, ou plutôt, je ne le dirai pas. Si j'allais maintenant sonder les profondeurs de l'étude, si j'allais soulever le voile qui la dérober à nos yeux, qui sait si quelque nouveau mystère ne se dévoilerait pas à nos regards ! Sans aller si loin, disons qu'il ne serait pas prudent de chasser le sommeil au moins du dortoir. Aussi nous pouvons en toute sûreté retrancher huit heures de sommeil par jour, ce qui donne en 70 mois la belle somme de 700 jours ou 23 mois que nous passons à dormir.

Il m'en souvient, nous avions trouvé 70 mois de travail ; depuis nous avons constaté non sans quelque surprise, que nous passons pendant ce temps 3 mois au réfectoire, 5 mois en prière, 9 mois en récréation et 23 mois au dortoir. Total 40 mois. Soustraction faite de cette somme, il nous reste 30 mois d'étude ou deux ans et demi. Et cela, Messieurs, en supposant que la maladie, la paresse ou d'autres causes ne viennent pas raccourcir nos études encore de moitié.

La conclusion est évidente. D'abord, il ne faut pas perdre une minute d'un temps si court et pourtant si précieux ; en second lieu, il faut, sans rien retrancher des exercices journaliers distincts, mais que nous avons reconnu comme indispensables, il faut, dis-je, tâcher d'utiliser, au profit de l'étude, des instants qu'une sage économie peut faire

servir à la fois à deux buts. C'est ce qu'ont fait des hommes devenus grands par leurs travaux ; c'est, Dieu merci, ce que font déjà plusieurs de nos confrères et ce qu'il faut rendre le plus général possible.

O colonnes des mathématiques, c'est à vous que nous sommes redevables de ce résultat ; c'est vous qui nous apprenez combien les études sont courtes et combien les instants en sont précieux. Voilà votre gloire ; à nous maintenant d'écouter vos conseils. Qu'avons-nous à faire ?

Regardez, Messieurs, ce cercle d'amis pendant la récréation. Tout à coup, les visages deviennent sévères ; sans doute, il n'y a plus de douces confidences, car les gestes sont animés, expressifs ; les regards enflammés. Se serait-on brouillé ? Une funeste discorde aurait-elle rompu si tôt des liens autrefois si heureusement tissés ? Vous n'y êtes pas : on discute, tout en s'amusant, une question de philosophie.

Quel est cet élève qui semble plongé dans une profonde méditation ? Serait-ce un misanthrope, un Alceste ?—Il n'y en a pas au Séminaire. Loin de là, ce jeune homme s'est arraché, non sans effort, à la douce conversation de ses amis pour étudier la langue des anges dans le ciel : la musique.

Honneur à ces élèves courageux !

Honneur aussi à celui qui le premier trouva le secret de nourrir à la fois le corps et l'esprit, à celui qui inventa la lecture au réfectoire !

Honneur surtout aux vénérables pères de cette maison qui ont fondé les belles sociétés qui brillent parmi nous ! Plus avarés de notre temps que nous-mêmes, ils ont cherché tous les moyens de fertiliser jusqu'à nos récréations, cherchant à mettre en pratique la maxime si connue d'Horace : "*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*"

De cette pensée a surgi l'Académie St-Denys, institution si propre à encourager l'émulation.

De cette pensée a surgi l'aimable et intéressante Société St-Louis de Gonzague, qui, il y a deux jours, nous invitait à partager sa joie, son bonheur.

De cette pensée enfin a surgi la Société Laval, la plus ancienne de ces Sociétés. Je n'essaierai pas de vous en faire l'éloge ; il serait dans son passé, si le présent n'existait pas. Je ne vous en montrerai pas les avantages ; ils frappent les yeux. Son but c'est celui de ses fondateurs.

Sans blâmer les danses et les chants, en y participant même souvent, sachons encourager la Société Laval et nous montrer dignes de nos devanciers.

## L'Abaille.

"Foran et hæc olim meminisse iuvabit."

QUÉBEC, 23 JUIN 1881.

### Dernier mot.

Nous touchons à la fin de l'année scolaire. Le présent numéro de l'Abaille est le dernier, c'est son dernier mot.

Au moment de clore une fois encore la série de nos travaux, il nous sera bien permis de jeter un regard sur le passé.

Ceux de nos de nos abonnés qui nous lisent encore se rappellent que l'Abaille a retardé cette année son apparition de quelques semaines. Sans faire l'exposé des raisons qui ont ainsi paralysé son vol, elle doit dire que sa course annuelle ne fut entreprise que sur la promesse expresse d'une collaboration zélée et puissante. Tout devait marcher comme sur des roulettes ; chaque semaine une provision toute faite du miel le plus pur devait être mise à sa disposition ; il ne lui resterait plus que l'embaras du choix. Hé bien ! tout ce beau zèle s'est subitement refroidi. Quelques semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il ne lui restait plus que de rares amis, sur qui seuls est retombée la charge assez lourde de l'approvisionnement. Nous devions ces explications à nos lecteurs pour leur faire comprendre la disette relative dans laquelle nous avons vécu cette année et qu'ils ont dû malheureusement partager avec nous. De plus nous éprouvons le besoin de remercier ici bien haut tous ceux qui nous ont aidé dans nos travaux, soit en enrichissant nos colonnes de leurs écrits, soit en prenant part au travail manuel qu'exige toujours l'expédition d'un journal quelque modeste qu'il soit.

Il paraît que ces conditions singulières de l'Abaille ne sont pas nouvelles dans son histoire. Ecoutez son rédacteur en 1850. Ses paroles expriment si bien les sentiments de l'Abaille de 1882 que nous ne pouvons nous empêcher de les reproduire.

"Mes jeunes lecteurs et mes amis, je vous fais mes adieux. Depuis deux ans, je n'ai pas toujours eu l'air d'être contente de vous ; de votre côté, vous paraissez fatigués de moi, quittons-nous donc, mais permettez-moi auparavant de vous parler franchement et sans fiel.

"Vous m'aviez appelée de vos vœux, et moi, confiante en vos promesses, j'étais venue parmi vous. Depuis lors ai-je rempli votre attente ? Ce n'est pas à moi à me juger, je dirai seulement que je me suis toujours efforcée de le faire. De votre côté, aviez-vous rempli mes justes espérances ? Non... Ecrire, à peine douze d'entre vous l'année dernière et huit cette année se sont-ils

donné la peine de le faire. Je saisis ici l'occasion de remercier ceux dont je parle, qui, cette année surtout, m'ont offert à plusieurs reprises des articles dont la composition mérite des éloges.

"... Je n'ai pas trouvé parmi vous la sympathie à laquelle j'avais droit de m'attendre. Je vous disais lors de ma renaissance, "quand les abonnés font défaut, quand on n'est plus lu, il faut se taire et disparaître" ; à bien plus forte raison quand on n'a plus la sympathie de ses lecteurs, il faut se taire et disparaître ;... et aussi c'est ce que je fais.

"Bientôt, peut-être, on me regrettera, on me rappellera, mais, instruite par la leçon que vous m'avez donnée à mes dépens, je devrai, quoiqu'à regret, rejeter votre demande."

### Nouvelles locales.

La procession solennelle du Saint-Sacrement a été faite après les vêpres, dimanche dernier. Les rues étaient bien décorées. Nous avons remarqué le long des remparts une maison devant laquelle il n'y pas d'arbres comme ailleurs. C'était certainement une malheureuse exception, d'autant plus qu'on affirme hautement que c'est le propriétaire lui-même qui, par un excès de zèle protestant, a renversé les sapins qu'on avait cloués par deux fois au trottoir. Nous ne sommes pas habitués à de tels actes de fanatisme dans notre bon vieux Québec.

Comme par le passé la troupe choisie des anges a contribué à rehausser la cérémonie. Les évolutions toujours précises, toujours élégantes, de cette milice céleste sont un des points qui frappent le plus dans cette démonstration religieuse.

Lundi, veille du troisième centenaire de la mort de St-Louis de Gonzague, nous nous sommes réunis à la Congrégation pour vénérer la relique de ce glorieux saint. Monsieur le directeur, après nous avoir en quelques mots rappelé les vertus si élevées du patron de la jeunesse studieuse, a bien voulu précéder lui-même la pieuse cérémonie. Le lendemain plusieurs de nos confrères ont fait la communion en l'honneur du saint du jour.

Les préparatifs du grand banquet de la St-Jean Baptiste sont à peu près finis. Les membres du comité se sont multipliés pour préparer quelque chose de grandiose et ils ont parfaitement réussi. Discours chaleureux, refrains patriotiques, gâteaux exquis, boissons rafraîchissantes, tel est en raccourci le menu de notre banquet.

*Société Laval.*—Les dernières élections, faites dimanche dernier, ont donné le résultat suivant :

Président : M. E. Lapointe.

Vice-Président : M. L. Olivier.

Secrétaire : M. J. Gingras.

Les prix sont arrivés d'Europe au commencement de la semaine. C'est beaucoup plus tard que l'année dernière. A tel point que les hommes de peu de foi commençaient à trembler. Une distribution de prix sans prix eut été, pour le moins, une anomalie. Comment arriver à la maison sans ces glorieuses récompenses qui sont le digne couronnement du travail et du succès ? Tout le monde eut été sur le même pied. Et bien que nous appellions souvent notre communauté une petite république, l'égalité ne va pas jusqu'au point de s'appliquer au succès lui-même. A vrai dire, c'est le seul terrain où il y ait des privilégiés, mais aussi avec quelle tenacité l'on s'attache à cette hiérarchie du travail et du talent ! Que les lauréats se consolent et que les autres en prennent leur parti : les couronnes sont chez Monsieur le Préfet, et, nous le glissons à l'oreille des vainqueurs, le choix en est splendide.

La fin du monde devait venir dimanche matin, à 3 heures ; elle a fait faux bond. Les planètes qui, d'après les astrologues, devaient causer un fameux brouillamini, sont venues en conjonction sans rien produire d'extraordinaire. Morale : Dégérez-vous des gens qui voient de trop loin. La fin du monde est un de ces phénomènes que l'œil de Dieu seul peut apercevoir, et, nous en avons sa parole, *il ne nous le dira pas* quand le moment en sera venu.

La date de la sortie a été avancée à lundi prochain, 27 courant. Les examens des classes commenceront jeudi, veille de la St-Jean-Baptiste pour se continuer samedi. Après, suivra la lecture des notes, et enfin, lundi, dans l'après-midi, auront lieu, dans une même séance, la distribution des prix et la collation des diplômes universitaires.

Le congé de semaine a lieu demain, fête de St-Jean-Baptiste. Cette fête, cette année, ne sera pas célébrée dans Québec avec la pompe ordinaire, à raison de l'incendie du faubourg St-Jean. Il y aura seulement messe solennelle dans différentes églises de la ville, et le soir, grand concert promenade au rond à patiner, le profit devant en être donné aux incendiés.

Mercredi matin, à sept heures, a été chanté le service annuel pour les élèves défunts du Séminaire.

### Adieux à "L'Abeille."

Le terme forcé de mon agence est arrivé. Hélas ! je ne verrai plus rayonnantes de joie les figures de mes abonnés quand je distribuais "L'Abeille."

J'ai la bonne fortune d'avoir en ce collège commencé la propagation de ce petit journal, qui est, par excellence, celui des esprits cultivés. J'en suis fort aise et je souhaite à mon successeur de décupler le nombre des souscripteurs.

Chère "Abeille," à l'avenir, lorsque tu butineras le thym, le muguet, la rose... dans les parterres fleuris, je priverai comme toujours les rayons de ta ruche, tes charmantes productions, dis-je, qui rassasient l'esprit de ce qu'il y a de plus doux en fait de littérature. A plus tard donc !

Sém. de Nic. 19 juin 1881.

Agent : F. C.

### Prix O'Reilly.

#### Rhétorique.

1. C. Arseault. 2. P. Durkin.

#### Seconde.

1. E. Plamondon. 2. C. Roy.

#### Troisième.

1. P. Faucher. 2. S. Bernard.

#### Quatrième.

1. F. Pelletier. 2. A. Gosselin.

#### Prosodie.

1. N. Laflamme. 2. E. Simard.

On sait que ces prix, dus à l'infatigable générosité de Monsieur l'abbé O'Reilly, sont accordés aux élèves qui ont remporté le plus de succès dans l'étude du grec.

Nous regrettons de ne pas pouvoir ajouter à cette liste l'énumération des prix d'excellence. Il nous a été impossible d'avoir l'ordo général de toutes les classes.

### Notre excursion à la chute.

Parmi les petites excursions qui de temps en temps viennent varier notre vie d'écolier, il en est une, unique par la durée, la beauté des souvenirs qu'elle laisse : c'est celle des élèves de la classe de Mathématiques au saut Montmorency.

Nous partons, professeurs, élèves, musiciens, chanteurs, criards, tous montés sur un omnibus traîné par trois chevaux qui n'ont pas conservé toute l'ardeur de leur jeunesse. Cependant il aileront assez bon train, grâce au fouet de notre conducteur, qui nous a paru connaître à merveille le sensible de ces pauvres bêtes.

Du reste les symphonies de notre bande composée de nos confrères masiens, les vieilles chansons canadiennes mêlées à un jeu de badinage, banniront toute pensée de s'ennuyer durant le trajet. Nous arrivâmes au saut comme nous étions partis, c'est-à-dire en chan-

tant. Là, quelques-uns de nos plus zélés mathématiciens se séparent avec notre professeur afin d'aller préparer les expériences trigonométriques.

Pour nous, consultant nos aptitudes, nous choisissons la belle besogne de la cuisine. Faire un bon feu, préparer les mets pour satisfaire l'estomac de nos confrères aussi bien que le nôtre, telle fut notre tâche. Au bord de la superbe rivière Montmorency, on n'a que l'embaras du choix lorsqu'il s'agit de trouver un endroit propre à bivouaquer. Aussi nous nous fumes bientôt établis à la lisière d'un petit bois ombrageant une source à l'eau aussi pure que le cristal.

A la cuisine, comme partout ailleurs il faut d'abord des matériaux. Quoique notre promenade eût une couleur scientifique, Monsieur l'économiste savait bien que, comme tous les mathématiciens de nos jours, les hauts problèmes ne nous absorbent pas au point d'être insensibles à un bon dîner.

Grâce à sa générosité dont nous ne saurions être trop reconnaissants, la farine, le lait, le beurre, les œufs et bien d'autres mets ne firent jamais défaut.

Messieurs A. H., M. B. et votre serviteur, nous nous faisons boulangers. Vraiment nous croyons avoir manqué notre vocation, tant nous nous sommes bien acquittés de notre nouveau métier. D'autres comme messieurs A. L., O. P., L. O., sont près du plus beau dévouement pour faire des crêpes. Nous avons constaté que les Sieurs A. L. et O. P. étaient les plus habiles à virer les crêpes au bout de la poêle, habileté qui, au camp, n'est pas à dédaigner. D'autres enfin tels que messieurs E. L., E. F., A. P., J. B., à l'instar de ce bonhomme qui compilait, compilait, compilait toujours, mangeaient, puis mangeaient, puis mangeaient encore. Besogne très-utile lorsqu'on a des vivres à ne savoir qu'en faire. Au nombre de nos mots, nous n'oublierons pas les quatre ou cinq carpes, quo notre professeur rapporta d'un air aussi triomphant que s'il les eût pêchées lui-même. Cependant nous croyons encore à son adresse, quoique selon certains bruits, il les eût achetées de quelques petit galopins pêchant au pied de la chute. Malheureusement cette fois, l'adresse du cuisinier fut au-dessous de celle du pêcheur. Il oublia le sol.

Liberté, égalité, fraternité, telle était la base, la constitution de notre petite société. Et nous pourrions dire que ces trois mots n'ont pas été pour nous, une vaine utopie.

Liberté, de choisir entre les métiers de boulangers, fagoteurs, cuisiniers et même celui de ne rien faire. Egalité dans la répartition des biens ; chacun puisait comme il le souhaitait dans un bien commun. Egalité devant la loi, car il n'existait pas d'autre loi que celle de son appétit ; lui toujours très-pou rigido. Fraternité en ce sens que pas le moindre petit malentendu ne vint jamais troubler l'aimable union des citoyens. Les faiseurs de crêpes venaient chercher

notre pâte avec l'air le plus gracieux ; nous allions chercher nos crêpes de la même manière, et les mangeurs s'acquittaient assez bien de leur tâche pour ôter aux gons du métier toute idée de se mettre en grève.

N'est-ce pas là, lecteurs, comme un épisode de cet âge d'or tant vanté par les poètes. Ah ! si Pégase n'était retif pour la plupart d'entre nous ; quels beaux vers nous aurait inspirés ce bivouac ! Là était réuni tout ce qu'il faut pour inspirer : le murmure de la brise dans le feuillage, des sources limpides, une charmante rivière tantôt roulant une onde unie comme la surface d'un miroir, tantôt se précipitant à flots écumeux à travers les rochers ; la flamme de notre foyer pétillant comme celle qui pétillait dans la grotte de Calypso à l'arrivée d'Ulysse.

Restait encore la partie scientifique de notre voyage, c'est-à-dire la mesure de la chute Montmorency.

Nous ne l'avons pas oubliée. Et, avec toute l'humilité possible, nous sommes convaincus que s'il y a eu erreur, elle n'a pas dépendu de nos calculs. La base et les angles nécessaires à l'opération ont été mesurés avec la plus scrupuleuse exactitude.

Maintenant comment se fait-il qu'avec tous ces calculs, nous ayons donné à la chute une trop grande hauteur ? Rien de plus facile à expliquer. L'instrument, porté un peu trop lentement dans des côtes escarpées, ne donnait plus que de fausses indications.—Les mauvaises langues pourront bien dire que nous accusons l'instrument parcequ'il ne peut parler. Mais laissons-les faire et souvenons-nous qu'une aventure à peu près semblable à la nôtre, arriva jadis à Pascal. Après avoir monté le fameux escalier qui communique avec le pied de la chute, il ne restait plus qu'à retourner au Séminaire. Toutefois il restait encore autre chose : les débris de notre festin du midi. Nous leur fîmes honneur à l'ombre des charmants bosquets qui avoisinent la demeure de M. Hall. Pendant cette halte un certain Binet, chantant presque aussi bien qu'un chantre de cathédrale, hennissant comme un vrai percheron, entonna pour quelques sous, les plus jolies chansons de son répertoire.

Enfin nous sommes retournés, comme nous étions venus, au son de notre fanfare, chantant et jetant de toute la force de nos poumons des hurrahs à tous les passants, étonnés d'une popularité aussi subite. Telle est notre petite excursion, excursion dont nous garderons toujours les impressions. Si l'ensemble des élèves d'un même collège est la plus fidèle image de la société ; ce sont les plaisirs domestiques, les petites fêtes de famille, les joies du foyer qui laissent les souvenirs les plus chers et les plus durables. De même ces petits voyages, ces petites excursions qui réunissent quelquefois les élèves d'une même classe, sont ceux qui laisseront dans nos cœurs les souvenirs les plus vivaces et les plus agréables de notre temps de Séminaire.

### Réminiscence.

*Le clocher qui sonne et le clocher qui fume.*

*(Suite et fin.)*

Ainsi l'industrie moderne, les progrès modernes sont les enfants du christianisme ; la cheminée à vapeur est la fille du clocher.

—C'est vrai, dit l'homme à la blouse.

—Je n'avais pas pensé à tout cela, dit l'homme au paletot, et je trouve qu'il y a du vrai dans ce que vous dites. Cependant, une réflexion. Je ne conteste rien de tout cela, mais je trouve que le clocher a fait son temps. Il était peut-être nécessaire pour amener la société à l'état où elle est arrivée ; maintenant il est inutile, c'est une superfluité qui n'est plus bonne qu'à arrêter les progrès futurs et qu'à perpétuer des superstitions qui ne sont plus bonnes à rien.

—Vous êtes encore dans l'erreur, monsieur, répliquai-je, et je prétends, au contraire, que le clocher est d'autant plus nécessaire que la cheminée à vapeur est plus multipliée.

Voyez, monsieur, ce qui se passe habituellement dans ces usines, d'où sortent tant de merveilleux produits. Eh bien ! franchement, dites-moi, si tous ces ouvriers qui sont devenus les esclaves des machines sont heureux, dites-moi si la masse est plus riche, plus à l'aise, dites-moi pourquoi ces visages pâles et flétris avant l'âge, pourquoi l'air soufretoux, malade, épuisé de ces jeunes gens, pourquoi les regards sombres et farouches de tous ces ouvriers qui sortent en ce moment de cette usine ? Est-ce là un véritable progrès ? Est-ce donc un progrès pour l'homme de produire des merveilles aux dépens de sa santé, de son bonheur ? Et je ne vous parle pas de la moralité de ces ouvriers ; vous savez, messieurs, combien de hideux désordres sont provoqués par ces immenses agglomérations ; je n'ai pas besoin d'insister là-dessus.

Voyez, au contraire, l'air de ceux qui sortent de cette église. Voici l'innocence qui est allée puiser près de l'autel, la force de résister à toutes les séductions de la jeunesse et de la misère ; voici un riche qui vient d'apprendre que c'est en visitant la mansarde du pauvre qu'il trouvera le bonheur ; et ce prêtre, à l'air souriant et bon qui passe une partie de sa vie dans cette église, pourriez-vous compter le nombre de ceux que sa parole a consolés, détournés du vice, enlevés au désespoir, pourriez-vous, sans l'aimer, le suivre partout où il porte ses pas ? Ah ! vous le blâmez quelquefois, quand vous le voyez sortir de la maison du riche ; mais savez-vous combien de fois il n'y va que pour en rapporter quelque chose pour les pauvres ?

Eh bien ! je dis que si la religion disparaissait de cette société si orgueilleuse et si misérable en même temps, je dis que si elle disparaissait avec l'église, où les intelligences s'éclairent, où les cœurs se purifient et s'embrasent d'amour pour le prochain, avec le clocher surmonté

de cette croix qui est le symbole de toutes les vertus, je dis en un mot, que si le clocher disparaissait, la cheminée disparaîtrait bientôt après. Bientôt, en effet, toute fraternité s'enfuirait d'au milieu des hommes ; il n'y aurait plus d'union, plus d'autres rapports que ceux de la haine entre le riche et le pauvre ; il y aurait une épouvantable corruption, d'épouvantables désirs de jouissances et de vengeances ; la société retournerait à l'état sauvage, ce serait le règne de la force brutale, et jugez de ce que deviendraient les sciences, l'industrie, le commerce dans un tel état de choses.

Ah ! mes amis, ne méprisons pas la cheminée à vapeur, reconnaissons les progrès de notre temps, mais reconnaissons aussi que ce n'est là que le petit côté ; reconnaissons que l'âme est au-dessus du corps, l'intelligence au-dessus de la matière, les besoins moraux au-dessus des besoins physiques, et que le clocher qui sonne est vraiment supérieur au clocher qui fume. Qu'en pensez-vous ?

—Je crois que vous avez raison, dit l'homme en blouse. Quand j'allais à l'église, j'étais plus heureux, je vois maintenant pourquoi.

—Monsieur, dit l'ouvrier au paletot en me tendant loyalement la main, je n'avais pas pensé à tout cela ; j'y réfléchirai sérieusement ; mais dès aujourd'hui, je vois que j'ai eu tort d'appeler le clocher de l'église le clocher de l'impuissance ; c'est, au contraire, le véritable clocher de la puissance et de la production, car il est la source même de la civilisation moderne.

Je laissai ces deux braves ouvriers dans ces excellentes dispositions.

Par une concession spéciale et toute récente qui n'était pas contenu dans son Encyclopédie, S. S. Léon XIII permet de gagner le Jubilé autant de fois qu'on accomplira les œuvres prescrites avant le 1er novembre. Les privilèges jubilaires, autres que l'indulgence, ne sont accordés néanmoins que pour une fois.

### Conditions de ce Journal.

L'Abbeille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Copendant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abbeille.

Agents : à la petite salle, M. T. Mercier ; chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Couet ; à Ste-Anne, M. G. Goudreau ; à Sorrel, M. O. Bédard ; à Nicolet, M. F. Cormier ; à Ste-Thérèse, M. J. Lord ; à Chicoutimi, M. E. Gagnon ; à St-Hyacinthe, M. A. Guertin ; à Rimouski, M. J. Rioux ; à l'Assomption, M. A. Marsolet ; au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.